La seconde vie de Marion du Faouët

Marion du Faouët's second life

Brice Evain

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2731>

DOI : 10.4000/abpo.2731

ISBN : 978-2-7535-3407-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 27 mars 2014

Pagination : 85-113

ISBN : 978-2-7535-3405-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Brice Evain, « La seconde vie de Marion du Faouët », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-1 | 2014, mis en ligne le 27 mars 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2731> ; DOI : 10.4000/abpo.2731

La seconde vie de Marion du Faouët

Brice EVAIN

Agrégé d'histoire, enseignant au collège de Nort-sur-Erdre

Au printemps 2013, le promeneur un peu curieux pouvait voir dans les rues de Rennes une série d'affiches au slogan explicite : « Trop peu de rues portent un nom de femmes. » Neuf noms étaient alors proposés à travers la ville, dans une scénographie où les fausses plaques de papier étaient accompagnées d'un portrait des personnalités choisies¹. Parmi les neuf femmes sélectionnées « pour avoir compté à Rennes ou en Bretagne », se trouvait une figure atypique, brigande de l'époque moderne : Marion du Faouët.

Qui donc est cette Marion du Faouët, élevée au rang d'icône féministe, de porte-parole d'une Bretagne ouverte, moderne et paritaire ? Qui est ce personnage, effigie de Basse-Bretagne, qu'un hors série de *Ouest France*, en février 2013, présentait comme un des soixante « illustres Bretons » qui avaient « fait la grande et la petite histoire de Bretagne² » ? Comme souvent, la mémoire de Marion du Faouët, – c'est-à-dire le jeu oral et écrit de ses représentations successives –, ne coïncide que partiellement avec la réalité passée, historique de la figure : autour du personnage s'est constitué progressivement un univers de mots et d'images, qui sépare la figure historique de son double mémoriel. Entre les deux figures est venu s'interposer le millefeuille des discours et des représentations diachroniques ; entre les deux figures, il y a moins un écart qu'un écho³.

Appréhender cet écho, cette seconde vie de Marion du Faouët, c'est suivre le fil de son souvenir, de son reflet posthume, de sa figure mobile à

1. Ce projet est défini par ses deux auteurs, deux étudiantes aux Beaux-Arts de Rennes connues sous le nom de *La Brique*, comme un graphisme militant et féministe. Un descriptif plus détaillé de cette action, une interview des deux auteurs et quelques photographies sont disponibles en ligne : [<http://yeggmag.wordpress.com/2013/04/29/les-femmes-envahissent-les-rues-de-rennes/>] et [<http://yeggmag.wordpress.com/2013/05/14/graphisme-feminisme-on-peut-vraiment-sexprimer-a-rennes/>] (consulté le 13 juillet 2013).

2. *Ouest France*, « Illustres Bretons », hors-série, février 2013.

3. Ce travail reprend en partie notre mémoire de master 2, soutenu en septembre 2009 à l'université Rennes 2 : EVAIN, Brice, *Deux héros de Bretagne. Le marquis de Pontcallec et Marion du Faouët, histoire et mémoires*, sous la direction de Gauthier AUBERT.

travers le temps ; c'est scruter, de façon diachronique, la mémoire collective qui entoure la figure, en en déclinant à la fois :

- le discours, c'est-à-dire les différentes représentations générales, inscrites dans des temporalités qui leur sont propres ;

- la structure, chacun de ces discours devant être rattaché à son aire de diffusion ;

géographique et sociale, à travers l'étude de ses supports d'expression, de diffusion et d'intermédiation ;

- la fonction, enfin, puisqu'il nous faut étudier l'imprégnation et la pénétration de ces discours dans les consciences individuelles et les bibliothèques intérieures d'une société donnée, à la charnière du collectif et de l'individuel⁴ ; il s'agit d'être attentif aux modes d'appropriation ainsi qu'aux usages qu'en fait le sujet et qui constituent ces discours en mémoire⁵.

Dans cet article, nous cherchons donc à nous glisser dans la fabrique des héros pour y voir à l'œuvre la construction d'une mémoire. À cet objectif d'ordre épistémologique, s'ajoute une dimension culturelle : la figure de Marion du Faouët est emblématique, dans son évolution même, des transformations de l'image de la Bretagne et du renouvellement de ses héros. Par l'analyse de sa mémoire, nous proposerons une saisie, naturellement incomplète, de culture politique en Bretagne, diachronique, selon les oscillations de la figure.

4. Phénomène individuel par essence, la *mémoire* doit être pensée, en histoire, dans sa dimension sociale et collective. Or, comme le dit Paul Veyne, la notion de mémoire collective, comme celle de corps social au reste, est une « métaphore organiciste prise à la lettre » : il n'y a pas d'instance en dehors du sujet, métasociale en quelque sorte, qui viendrait enregistrer le passé d'une société donnée. Le terme de mémoire collective, pour pertinent qu'il soit (puisque les hommes vivent en société et que la mémoire de chacun est construite autour de cadres sociaux), doit être entendu dans son sens le plus général : il exprime ici l'ensemble des référents historiques que se partagent les membres d'une société donnée, la bibliothèque intérieure et collective, circonscrite dans un cadre à la fois temporel, social et géographique, de souvenirs et de connaissances plus ou moins approximatives du passé. Voir VEYNE, Paul, « Éloge de la curiosité. Inventaire et intellection en histoire » (*Philosophie et Histoire*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1986, p. 16). On retrouve cette problématique de l'articulation de l'individuel et du collectif dans la « Présentation » que fait Pierre Nora de ses *Lieux de mémoire* ; évoquant la dimension psychologique de son entreprise, il affirme ainsi : « Il nous faut postuler l'adéquation de l'individuel au collectif. » Nécessité heuristique puisque, comme le dit François Dosse, « l'histoire de la mémoire est particulièrement exposée à la complexité par sa situation centrale, au cœur même de l'interrelation problématique pour toutes les sciences sociales entre l'individuel et le collectif » (DOSSE, François, *L'Histoire*, Paris, A. Colin, 2000, p. 191).

5. Entendons-nous bien, cette caractérisation de la mémoire collective en discours-structure-fonction n'est en rien une définition ou une tentative d'épuisement du concept. Il s'agit bien plutôt d'un principe heuristique, d'un cadre d'analyse ou d'une grille de réflexion appliquée, permettant de lui donner une plus grande lisibilité.

Une brève histoire de Marion du Faouët

Marion du Faouët, de son vrai nom Marie Tromel, naquit en 1717 à Porzen-Haie, un petit village près du Faouët, de parents ménagers⁶. On ne sait que peu de choses de son enfance, sinon que la jeune fille apprit le français et qu'elle accompagnait sa mère dans les foires et les pardons, vendant de la mercerie, des lacets, des tresses ou des cribles pour tamiser les grains.

À 20 ans, Marie Tromel eut son premier enfant illégitime, d'une liaison avec Henri Pezron, domestique à Guéméné. Cinq ans plus tard, en 1743, une enquête fut ouverte à leur rencontre : un maître tailleur d'habits, François Hellou, avait été attaqué sur la route de Priziac par une bande de malfaiteurs, armés de bâtons et de pistolets, en laquelle il avait notamment reconnu Henri Pezron et Corentin Tromel, le frère aîné de Marie ; à la foire de Croisty, entre Le Faouët et Guéméné-sur-Scorff, un dénommé Le Parlouer avait échangé à Marie Tromel un écu de six livres, qui était faux, contre six livres de liards. Marie Tromel ne tarda pas à devenir chef de cette troupe de brigands (la documentation l'atteste au plus tard pour l'année 1745) qui dévalisait les passants « sur les grands chemins du Faouët à Gourin, Carhaix, Hennebont, Pontivy et Guéméné et dans les pardons et assemblées⁷ » ; elle se fit alors surnommer Marion du Faouët ou Marie Finefont⁸. Pragmatique, la bande s'en prenait aux paysans aisés, aux artisans, aux marchands, mais non aux bourgeois, encore moins aux gentilshommes : le risque eût été trop grand.

En 1746, Marion du Faouët, Henri Pezron et leurs associés furent arrêtés par les archers d'Hennebont après qu'une affaire eût mal tourné. Henri Pezron fut pendu à Rennes, Marion du Faouët fustigée, marquée de la lettre V et bannie hors du ressort du parlement de Rennes. Elle revint pourtant au Faouët, reforma une troupe. Condamnée une seconde fois par le présidial de Vannes, en 1748, elle fut bannie, une fois encore, à perpétuité, hors de la province. Et une fois encore, à peine sortie des prisons de Vannes, elle retourna au Faouët, et réorganisa une bande...

Les années 1748-1752 constituèrent l'âge d'or de la troupe, qui se spécialisa dans l'attaque de marchands au retour des foires, ciblant de préférence les marchands étrangers à la région. À travers les témoignages et les procédures, les anecdotes abondent sur les méfaits de la troupe et sur l'habileté de sa chef à courir les pardons en toute impunité. Marion du Faouët y est présentée comme une femme fine et prudente, dans ses interrogatoires et dans ses crimes ; elle sut jouer de la terreur comme de la bonté pour obtenir

6. Nous nous appuyons dans cette partie sur les deux travaux historiques de référence sur Marion du Faouët que sont : TRÉVÉDY, Julien, « Marie Tromel dite Marion du Faouët », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XI, 1884, p. 70-143 et surtout LORÉDAN, Jean, *La grande misère et les voleurs au XVIII^e siècle. Marion du Faouët et ses « associés », 1740-1770*, Le Faouët, Liv'éd, 1997 (1^{re} éd. 1909).

7. Extrait de la sentence définitive rendue le 2 août 1755 par le présidial de Quimper. Cité par LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, *op. cit.*, p. 209.

8. C'est-à-dire en breton la très rusée, la foncièrement fine.

ce qu'elle souhaitait, modérant la violence de ses troupes⁹, dispensant parfois la clémence par la distribution de sauf-conduits qui assuraient à leurs bénéficiaires une entière sécurité sur les routes à emprunter.

1748-1752 : la brigande connaissait donc ses heures de gloire. À l'écuyer attiré par les bruits et les plaintes d'un marchand de Lorient roué de coups par Olivier Guilherm, le nouveau compagnon de la chef de bande, sur la grand-place du Faouët, Marion demanda « s'il étoit vrai qu'il eût arrêté un homme de sa compagnie¹⁰ ». Effrayé, l'écuyer s'en alla bien vite; et Olivier Guilherm put repartir sans encombre.

Mais une telle impunité ne pouvait durer. En 1752, Marion du Faouët fut arrêtée à Poullaouen et emmenée aux prisons de Quimper¹¹, d'où elle parvint à s'enfuir. Pendue par effigie l'année suivante, elle fut arrêtée à Nantes, en octobre 1754, et menée aux prisons du Bouffay. Avait-elle été reconnue ou, plus vraisemblablement, fut-elle prise en flagrant délit de vol? Quoi qu'il en soit, fouillée puis interrogée sur son nom, elle répondit Marie du Faouët. Ce nom n'était pas inconnu des juges nantais et Marion du Faouët, transférée à Quimper, fut condamnée à être pendue. Après une dernière tentative d'évasion ratée¹², elle fut exécutée le 2 août 1755, à l'âge de trente-huit ans.

La première mémoire de Marion du Faouët (1755/1884)

La fin de Marion du Faouët, sur la potence de Quimper, fut-elle un soulagement pour les habitants de son « pays », comme le suppose Jean Lorédan¹³? Difficile à dire : la documentation fait défaut. Il est certain en revanche qu'une tradition orale perpétua d'immédiat son souvenir, transmis par des contes et des légendes. Mémoire d'autant plus intéressante que, dans le même temps, le discours historique l'occulta, puisqu'il fallut attendre 1884 pour que Marion du Faouët ait son premier historien, en la

9. Citons ici Jean Quéniart : « [Marion du Faouët] ne semble avoir été accusée que d'un seul coup; et ses victimes, lors des interrogatoires, rapporteront, comme signe de son autorité sur la bande, l'effet modérateur qu'elle avait sur ses hommes ». En définitive, chez Marion du Faouët comme dans la majorité des cas de bandits de grands chemins, « la violence physique semble être plus une mise en scène à finalité pédagogique que le résultat d'une volonté de blesser ou de tuer » (QUÉNIART, Jean, *Le grand Chapelletout. Violence, normes et comportements en Bretagne rurale au XVIII^e siècle*, Rennes, Apogée, 1993, p. 115.)

10. Extrait de la déposition de l'écuyer Brossard des 2 et 3 avril 1753. Cité par LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, op. cit., p. 149.

11. Jean Lorédan y voit une conséquence de l'enfermement en novembre 1751, par lettre de cachet, de René Gabriel de Robien, cousin du célèbre président à mortier, donc gentilhomme de grande famille, mais ruiné et dépravé. Il aurait fait partie de la troupe de Marion du Faouët, et lui aurait assuré une certaine protection. L'enfermement du gentilhomme, nous dit l'historien, aurait précipité la chute de Marion, qui perdait ainsi un allié et un protecteur de poids.

12. De cette évasion manquée, on peut lire la nouvelle qu'en tire Jean LORÉDAN, « Une sorcière au XVIII^e siècle », *Revue de Paris*, tome V, septembre-octobre 1913, p. 636-653.

13. LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, op. cit., p. 221.

personne de Julien Trévédy ; pour un temps, la légende et la mémoire s'érigent en toute indépendance¹⁴.

Un tissu de légendes

En 1839, l'écrivain Fortuné du Boisgobey, visitant le nord-ouest du Finistère, évoquait « une bande de brigands extrêmement redoutables » qui régnait, disait-il, « il y a environ 50 ans [...] dans la partie centrale du Finistère et surtout dans les Montagnes Noires et d'Arès (*sic*) » ; à leur tête « une femme, sorte de reine bohémienne appelée Marion du Faouët, du nom de la petite ville où elle était née ». Et, ajoutait-il, « on a brodé mille histoires probablement fort exagérées sur les horreurs commises par la bande, sur l'espèce de puissance absolue et surnaturelle exercée par Marion, sur sa générosité antique, etc.¹⁵. » Le souvenir de la brigande était resté intact sur les terres de ses exploits passés ; un tissu de légendes orales avait saisi le personnage. Dans celles-ci, Marion du Faouët était caractérisée en premier lieu par son esprit et sa beauté : « la tradition », nous dit Julien Trévédy, « représente Marion du Faouët, comme très intelligente et douée d'une beauté merveilleuse¹⁶ ». Ces deux caractéristiques cumulées donnèrent à notre bandit un pouvoir, une puissance considérable sur les hommes, qu'elle sut attirer dans sa troupe et manipuler à sa guise : un conte de tradition orale affirme que Marion du Faouët terrorisait la Bretagne à la tête d'une armée de quatre mille hommes, constituée de vagabonds, de mécontents, de prisonniers évadés, de militaires déserteurs, tous armés, disait-on, et disposés à faire couler le sang¹⁷ ; ailleurs, on rapporte que, dans la troupe de Finefont se trouvaient, à l'inverse, « des jeunes gens de familles honnêtes¹⁸ » qui aspiraient aux faveurs d'une Marion du Faouët volontiers débauchée. Vagabonds ou jeunes gens de bonne famille, la séduction de Marion du Faouët transgresse toutes les barrières sociales. Surtout, on touche là à la nature profonde de la légende : tissus de récits divers, d'origine orale, la légende n'a rien d'un texte clos ; elle ne s'embarrasse pas de contradictions.

Dans le tissu des traditions recueillies, Marion du Faouët est une figure puissante, elle qui sut exercer auprès des jeunes gens, auprès de la maré-

14. Précisons : nous avons utilisé, pour cette partie, des ouvrages postérieurs à l'ère d'étude que nous nous proposons de scruter ; c'est que les récits et les légendes que contiennent ces ouvrages, bien que collectés ultérieurement, datent de la période qui nous intéresse ici (1755-1884) et se sont transmis par oral avant d'être bien plus tard couchés sur papier et publiés. Recourir à des publications postérieures à notre ère d'étude fut de toute manière une nécessité puisque seuls trois ouvrages évoquant Marion du Faouët ont été publiés avant 1884 ; la première figure de Marion du Faouët se construit toute entière hors l'écrit.

15. BOISGOBEY, Fortuné du, *Voyage en Bretagne. 1839*, Rennes, Ouest-France, 2001, p. 193.

16. TRÉVÉDY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 76.

17. Cité par RIEUX, Jean, NÉDELEC, Lice, *Une étrange beauté... Marion du Faouët et ses brigands*, Quimper, Nature et Bretagne, 1976, p. 14.

18. TRÉVÉDY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 81.

chaussée aussi, une fascination tout à fait surnaturelle. Sa curieuse impunité durant de longues années souleva visiblement les questions les plus diverses. Alors la légende apporta une réponse simple : « Marion était sorcière : elle avait une tarière enchantée dont elle perçait un arbre ; et elle en faisait couler une liqueur délicieuse, un philtre, qui endormait les archers¹⁹ ! » Endormait-elle aussi les juges, les geôliers ? Son évasion des prisons de Quimper frappa sans doute les imaginations ; en 1884, on contait dans les campagnes du Faouët « que Marion avait des cheveux merveilleux qui sciaient les plus épais barreaux de fer²⁰ ». Voilà comment notre brigande avait su s'évader. Ailleurs, Trévédry raconte cette petite histoire : « Un jour qu[e Marion] tenait un enfant sur les fonts baptismaux, ses cheveux furent coupés, et le charme fut rompu²¹. » La légende nous ramène ici en 1748, alors que la brigande, arrêtée à Auray, vient d'accoucher. Son arrestation est alors expliquée par sa vulnérabilité ponctuelle, suspension de puissance inscrite dans ce geste symbolique de la coupe de cheveux. La légende, on le voit ici, n'est pas dépourvue de référents historiques ; elle s'inscrit dans la réalité d'un fait passé, l'interprète et lui donne un sens. Elle fournit une explication satisfaisante à une énigme entière ou à demi-effacée.

La puissance de Marion du Faouët s'exprime en outre par la grande richesse que les légendes lui prêtent, conséquence de ses nombreux vols, exagérés par la tradition. Anatole Le Braz, dans *La légende de la mort chez les Bretons armoricains*, rapporte ce court récit de Marion du Faouët devenue fantôme et qui hante, encore, un champ « situé non loin de la gentil-hommière du Véhut », à proximité du Faouët. Sur ce champ :

« [E]lle va et vient d'un bout à l'autre de la pièce de terre, roulant devant elle une barrique où tintent en se heurtant des milliers et des milliers d'écus d'or, – ceux-là même sans doute dont elle dépouilla, de son vivant, ses innombrables victimes.

Par moments, on l'entend murmurer :

– *Piou en eus c'hoant?... Piou en eus c'hoant?* (Qui les veut ? Qui les veut ?)²². »

Et personne jusqu'ici n'a réussi à s'emparer de ce trésor. Dans la mort encore, Marion du Faouët jouit d'une étonnante impunité... Pourtant ce n'est pas faute de l'avoir désiré, cet or de Marion, ce trésor, « fort bien caché, [...] que vainement on essaya [de] découvrir²³ ». Julien Trévédry évoque ces « sorciers » qui, dès le commencement du XIX^e siècle, vinrent au « Véhut chercher des trésors²⁴ ». Sans succès.

19. *Ibidem*, p. 127.

20. *Ibid.*, p. 110.

21. *Ibid.*, p. 111.

22. LE BRAZ, Anatole, *La légende de la mort chez les bretons armoricains*, vol. 2, Paris, H. Champion, 1928 (5^e éd.), p. 308-309.

23. LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, *op. cit.*, p. 40.

24. TRÉVÉDRY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 83.

La cruauté du bandit : de la mémoire latente à la mémoire en actes

Plus encore, la tradition recueillie insiste sur les horreurs commises par la brigande, sur ses assassinats nombreux²⁵ et sur sa profonde cruauté. Une notice sur deux gentilshommes bretons, publiée en 1864, évoque Marion du Faouët comme un « Robert Macaire féminin », qui fut pendant « longtemps à désoler le pays²⁶ ». La seule *gwerz* de Marion du Faouët à avoir été retrouvée entière, publiée par François Cadic en 1907, évoque les « ravages » de la troupe, qualifiée de « corps d'armée » ou de « brigade », et narre de façon précise le pillage d'un château, à Guingamp, par les associés de Marion qui « criaient, frappaient et puis brisaient²⁷ ». Un court récit recueilli par Anatole Le Braz, « la nuit des morts », nous introduit au sein de « cette région inhospitalière » des Montagnes Noires, « hantée de légendes peu rassurantes » :

« Le célèbre bandit féminin, Marion du Faouët, y exerça au XVIII^e siècle ses ravages, et l'on n'y prononce encore son nom qu'avec terreur. Dans le

25. *Ibidem*, p. 78.

26. [S.n.], *Notice sur deux gentilshommes bretons*, Saint-Brieuc, L. Prudhomme, 1864, p. 7-8. Les deux gentilshommes en question sont les comtes Jégou et Adolphe du Laz.

27. CADIC, François, « Chansons anecdotes de Bretagne, Marion du Faouët », *La Paroisse Bretonne de Paris*, n° 8, août 1907, p. 8-10. Ce chant en breton est repris et traduit en français par FORLOT, Lionel, BOUËXEL, Rolland, et CARRIO, Jeanne Louise dans LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, *op. cit.*, p. 315-319. Nous empruntons ici leur traduction. Quant à l'épisode du pillage du château de Guingamp, que la *gwerz* prête à la troupe Finefont, il va sans dire qu'il est une invention et n'a rien d'historique. Cela renvoie à la question du rapport ambigu entre légende et réalité historique ou, pour mieux dire, à la fonction de l'anecdote, et plus encore de l'anecdote fautive d'un point de vue historique, dans la tradition mémorielle. Deux hypothèses s'offrent à nous pour expliquer la présence de cet épisode apocryphe dans la complainte : ou l'événement est, au sein de la *gwerz*, le lointain descendant d'un jeu oral de transmissions et de déformations successives et a pu paraître vraisemblable lors de la création et de la diffusion du chant, puisqu'il s'accordait parfaitement au personnage tel que connu dans la tradition, ou l'on doit suivre les théories de Deborah Cohen et affirmer avec elle que le détail a dans la tradition orale moins fonction d'informer que d'imiter le réel, non de le dénoter mais de le connoter. Bref, ou l'épisode est conçu comme vraisemblable et a été conservé parce qu'il était narrativement intéressant, ou bien il faut le penser comme structurellement nécessaire, étant un renvoi à la catégorie du réel. Bien sûr, ces deux hypothèses se complètent plus qu'elles ne s'opposent. L'anecdote du pillage du château de Guingamp renforce ici le portrait traditionnel d'une Marion du Faouët riche, puissante, cruelle, licencieuse et, parce qu'inscrite dans ce portrait qu'elle contribue à constituer mais qui lui préexiste, cette anecdote est vraisemblable ; les détails et les précisions qui l'accompagnent sont des effets de réel, des traces et des preuves de la véracité de l'épisode. Voilà comment la complainte peut faire vrai, chose indispensable puisque, nous dit Eva Guillorel, « toute sa crédibilité repose sur la conviction que l'histoire racontée est vraie ». Mais la tradition orale est soucieuse de vraisemblance, non de vérité, et un autre regard au réel se joue ici, discordant du regard historique. Voir GUILLOREL, Eva, *La complainte et la plainte. Chanson, justice, cultures en Bretagne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Rennes/Brest, PUR/Dastum/CRBC, 2010, notamment les p. 109-110 ; COHEN, Deborah, « La légende de Mandrin ou la mémoire comme travail d'interprétation ouverte », mémoire rédigé pour le cours du professeur Larson au *Humanities Center* de l'université Johns Hopkins (Baltimore, USA), mai 1999, notamment les p. 12-13. Voir aussi BARTHES, Roland, « L'effet de réel » dans : *Le bruissement de la langue*, Paris, Points Seuil, 1984, p. 179-187 (1^{re} éd. 1968).

cri des orfraies, les montagnards croient reconnaître son coup de sifflet, “si aigu qu’il transperçait l’âme des voyageurs, si violent qu’il faisait tomber les feuilles des arbres”. Son ombre continue à rôder dans ces parages, les nuits de tourmente, au galop muet d’un cheval de ténèbres dont les sabots, en frappant le sol, y laissent des marbrures de sang²⁸. »

Marion du Faouët de brigande est devenue sorcière, revenant hanter les lieux de ses exploits passés. Mieux, l’imaginaire l’a fait ogresse, croque-mitaine, apte à terroriser les enfants ou à convaincre une jeune volonté hésitante. Julien Trévédry raconte ainsi qu’à Corlay, une petite ville des Côtes-d’Armor, vers 1849 :

« Une grand’mère traînait son petit-fils à l’école : l’enfant résistait, et la vieille, comme dernier argument, le menaça d’aller chercher Marion. Ce mot fut magique et l’enfant obéit.

Je demandai quelle était cette Marion élevée ainsi au rang de Croque-mitaine et la grand’mère me répondit : « C’est Marion du Faouët... Je serais bien fâchée qu’elle vint. C’était une voleuse de grands chemins, qui a tué beaucoup de monde et qui emportait les enfants. On dit qu’elle a été pendue à Quimper, et qu’elle l’avait bien mérité. Il y a au moins cent ans de sa mort²⁹. »

Et Jean Lorédan d’ajouter que, dans les toutes premières années du ^{xx}^e siècle :

« Marion du Faouët, cette mauvaise femme “un peu sorcière, qui commit tant de forfaits et finit si tristement” est devenue un épouvantail à l’usage des mamans dont les enfants désobéissent. “Si tu ne viens pas, Marion va te prendre!” – “Tais-toi ou j’appelle Marion³⁰. ” »

Ce faisant, insensiblement, la mémoire de Marion du Faouët, dans le paysage mental d’un long ^{xix}^e siècle bas-breton, change de fonction ; et de mémoire latente³¹, elle devient mémoire en actes³². La figure, on le voit ici,

28. LE BRAZ, Anatole, *Pâques d’Islande*, Paris, Terre de Brume, 1990 (1^{re} éd. 1897), p. 172.

29. TRÉVÉDRY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 70-71.

30. LORÉDAN, Jean, *La grande misère...*, *op. cit.*, p. 39.

31. Par mémoire latente (ou fonction latente de la figure mémorielle) nous entendons la fonction minimale que peut revêtir un personnage d’histoire : celle d’une figure réelle du passé, connue par le sujet de façon plus ou moins précise, sans pourtant que cette connaissance ne pèse sur sa subjectivité ni ne vienne exercer de frottement sensible sur le monde extérieur ; une figure assignée à des fins de simple curiosité, dont le souvenir est réactivé quand le hasard ou l’occasion se présente. Nous parlons ici de fonction minimale car la mémoire, en ce cas, ne recouvre pas de dimensions stratégiques ou identitaires fortes ; la figure mémorielle ne s’inscrit pas dans l’ordre de l’action, mais sert à des fins désintéressées qui ont pour origine le goût pour l’anecdote curieuse et vraie. Notons que la majorité des figures mémorielles obéit à cette fonction première et essentielle de simple connaissance plus ou moins précise et désintéressée. Ce que nous appelons mémoire latente est proche de ce que Georges Duby appelait « la mémoire [réduite] à son expression la plus simple » quand celle-ci ne retenait de Bouvines qu’un « millésime, 1214, et le nom d’un pont sur une petite rivière flamande ». DUBY, Georges, *Le dimanche de Bouvines. 27 juillet 1214*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 1985 (1^{re} éd. 1973), p. 249.

32. Par mémoire en actes (ou fonction en actes de la figure mémorielle), nous entendons la fonction maximale exercée dans la vie d’un sujet par le personnage d’histoire,

n'est plus simplement racontée à des fins de simple curiosité, elle est inscrite dans le paysage quotidien, qu'elle vient éclairer et désigner ; elle est assignée à des fins pratiques, de nature symbolique, qui relèvent de l'ordre de l'action. Autre exemple, autre modalité de cette inscription de la figure dans le quotidien, qui rend légitime de parler à son propos d'une mémoire en actes, son nom, ou plutôt son diminutif Marionnic, fut au XIX^e siècle au Faouët une insulte : Julien Trévédry raconte que les gens des campagnes qualifiaient les gens des villes de « race de Marionnic³³ », en référence à la brigande. Quelquefois, ajoute-t-il, quand passait une femme de tournure suspecte, les commentaires fusaient : « Voilà une Marie Finefon³⁴. » Un proverbe la célébra même, à sa façon, : « *Marionnic Finefont gant an diaoul ; e faut d'oc'h mont ?* », « Marionnic Finefont est allée au diable, voulez-vous aller avec elle ?³⁵ ». Bref, la mémoire vient ici se frotter au monde extérieur ; le processus mémoriel devient action concrète qui inscrit – ou projette – la figure dans le quotidien, et la reconstruit en conséquence.

Mémoire latente, mémoire en actes ; entre les deux la différence est fonctionnelle, elle ne se réduit pas au seul gradient d'intensité du vécu et n'est pas liée à un quelconque progrès de la connaissance historique³⁶ : la première est un réservoir d'histoires intéressantes³⁷, la seconde un socle sur lequel viennent s'appuyer revendications et pratiques quotidiennes ; la première obéit à des fins de simple curiosité, la seconde sert à des fins pratiques. Pour dire les choses simplement, la figure latente n'a pas de prise sensible sur le quotidien du sujet, a une fonction divertissante et peut être de ce fait comparée à un personnage de fiction littéraire, la touche de réel en plus : l'appropriation de l'une et l'autre de ces figures obéit à une logique similaire ; à l'inverse la figure en actes est intégrée dans un système de valeurs collectives qui lui préexiste et qu'elle a fonction de représenter dans le quotidien. Un des aspects essentiels de la première mémoire de Marion du Faouët est ainsi sa dualité fonctionnelle : figure latente, elle

ce dernier participant pleinement à sa subjectivité. Le processus mémoriel est en ce cas une reconstruction active, volontaire et stratégique, la figure est au sens propre instrumentalisée par des sujets devenus entrepreneurs de mémoire ; la figure est assignée à des fins pratiques, qui relèvent de l'ordre de l'action ; autour de la figure se développe une forte affectivité. Bien sûr, c'est le cas le plus commun, cette instrumentalisation peut être politique, mais elle peut revêtir de nombreux autres atours : dans le cas qui nous intéresse ici, la récupération est d'ordre symbolique, Marion du Faouët venant jouer le rôle d'un croquemitaine de Basse-Bretagne.

33. Cité par TRÉVÉDRY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 131.

34. *Ibidem*, p. 131.

35. *Ibid.*, p. 131. La traduction est de Julien Trévédry.

36. La fonction de la figure mémorielle est tout à fait indépendante de la connaissance réelle que nous en avons : une figure méconnue ou mal connue peut en effet revêtir pour nous une fonction *active*, une autre parfaitement connue peut demeurer *latente* ; la fonction ne dépend en rien d'un quelconque degré de connaissance historique. Nous reviendrons sur ce « paradoxe » dans la troisième partie.

37. On retrouve là la fonction essentielle de l'histoire selon Paul Veyne. Voir VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Point Seuil, 1996 (1^{re} éd. 1971), et notamment les pages 109-111.

participe de l'imaginaire et enrichit le légendaire breton ; figure en actes, elle vient s'inscrire dans le quotidien de Basse-Bretagne et rencontrer les aspérités du dehors : la figure, de nom propre, devient nom commun, désignant tour à tour une croquemitaine ou une femme de morale douteuse.

Le territoire du souvenir

Esprit et beauté, puissance et débauche, horreurs et cruautés : voilà les premiers aspects de la figure dans le déformant reflet de la tradition ; sa mémoire pouvait revêtir une double fonction : latente ou en actes. Reste désormais à déterminer la structure sociale et géographique de cette première mémoire de Marion du Faouët, le territoire de son souvenir. Julien Trévédy affirme que ce dernier en 1884 « [vivait] encore au Faouët, à Guéméné, et dans ses environs³⁸ ». En effet, la totalité des légendes et récits sur le personnage a été retrouvée dans l'actuel département du Morbihan (au Faouët, à Guéméné-sur-Scorff, à Gourin donc, mais aussi à Pluvigner ou à Port-Louis). Fortuné du Boisgobey découvrit, en outre, en 1839, des traces du souvenir de la brigande dans le nord-ouest du Finistère. La première mémoire de Marion du Faouët fut vraisemblablement circonscrite au théâtre de ses forfaits passés, autour des Montagnes Noires et des Monts d'Arrée. Pour reprendre l'utile typologie établie par Stéphane Perréon et Yann Lagadec³⁹, la première mémoire de Marion du Faouët fut une mémoire locale-populaire, transmise par l'oral, *via* les récits et les légendes. Une mémoire qui, de ce fait, sut toucher, dans la région du Faouët, un public socialement élargi.

Pourquoi Marion du Faouët ?

Au terme de ce développement, une question demeure, soigneusement intacte : pourquoi Marion du Faouët resta-t-elle en mémoire ? Pourquoi la tradition mémorielle s'empara-t-elle de cette figure ? La réponse, me semble-t-il, tient en deux temps.

Le premier, le plus évident, le plus problématique aussi, est d'ordre historique. Marion du Faouët fut un personnage haut en couleur, chef d'une bande de brigands pendant plus de quinze ans, arrêtée quatre fois, pendue par effigie avant d'être retrouvée à Nantes et pendue à Quimper à l'âge de 37 ans. Comment aurait-on pu oublier la Marion, perdre le fil de son image ?

38. TRÉVÉDY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 131.

39. LAGADEC, Yann, PERRÉON, Stéphane (avec la collaboration de HOPKIN, David), *La Bataille de Saint-Cast (Bretagne, 11 septembre 1758). Entre histoire et mémoire*, Rennes, PUR, 2009, p. 327-328. Directement inspirée des travaux de l'Irlandais N. O. Ciosain, les deux historiens proposent une catégorisation de la mémoire en mémoire nationale-élitaire, mémoire d'élites, mémoire française, véhiculée et transmise par l'écrit et par l'histoire en premier lieu ; mémoire provinciale-érudite, inscrite dans la région Bretagne, incarnée par les érudits locaux (figures politiques, prêtres, magistrats) et qui se donne à voir au sein des sociétés savantes ; enfin mémoire locale-populaire, ou tradition mémorielle.

Bien sûr, il faut se méfier d'une telle intuition, dans laquelle on retrouve ce piège de la métaphore organiciste évoqué plus haut⁴⁰. Car il n'y a rien de naturel à ce que le passé d'une collectivité se double de son souvenir ; Paul Veyne l'a bien montré : « À la différence de la mémoire individuelle, les collectivités oublient instantanément leur passé, sauf si un volontarisme ou une institution en conserve ou en élabore quelque bribe choisie, destinée à un usage intéressé⁴¹. » Pourtant, cette dernière remarque peut être nuancée : les sociétés ne connaissent pas toutes le même régime d'historicité, n'ont pas toutes le même rapport à leur passé. Dans le cadre de la société bas-bretonne, marquée par une forte tradition orale⁴², le souvenir de Marion du Faouët tint pour une part à son histoire rocambolesque et à la vivacité de sa figure. Non que l'histoire de la figure ait naturellement suscité son souvenir ; mais le régime d'historicité de la société d'accueil le permit aisément.

Le second point est d'ordre social. Pour que la mémoire prenne, quel que soit le potentiel de la figure historique, il faut des entrepreneurs de mémoire capables de (re)construire la figure, d'esquisser la légende. Qui furent les entrepreneurs de la mémoire de Marion du Faouët ? Répondre à une telle question est problématique tant les légendes et les récits collectés sont marqués dans les publications qui les proposent par l'absence de péritexte. Certes ces contes et légendes sont le plus souvent cités entre guillemets ; mais ces guillemets ne sont qu'un effet de réel historiographique : les auteurs et les sources ne sont pas indiqués. Tout est fait pour que la légende paraisse ne pas avoir d'auteurs, force brute qui échapperait à l'entremise humaine. Toutefois il semble ici que l'histoire puisse fournir une explication à la légende. Dans *Le grand chapelletout*, Jean Quéniart indique que « Marion est devenue une figure d'épouvantail, propre à faire peur aux enfants. [...] Elle s'en est pris durant les sept années de son activité aux biens des paysans aisés, des artisans et des marchands qui constituent la partie socialement et économiquement la plus solide de la société rurale, dont elle s'est ainsi assurée l'inimitié. Mais, pour le malheur de sa mémoire, elle ne s'est jamais attaquée aux représentants de l'État, ou à ces gabelous et autres percepteurs de taxes et d'impôts qui suscitent dans l'ensemble de l'opinion plus de révoltes que de sympathie⁴³ ». C'est ainsi, nous dit Jean Quéniart, que doit s'expliquer à la fois l'existence et le contenu de la première mémoire de Marion du Faouët : la profonde animosité des classes supérieures de la société rurale envers notre brigande se serait perpétuée dans les légendes et les récits⁴⁴. Ainsi peut se comprendre la

40. Cf. *supra*, note 4.

41. VEYNE, Paul, « Éloge de la curiosité... », *op. cit.*, p. 15.

42. Voir GUILLOREL Eva, *La complainte et la plainte...*, *op. cit.*

43. QUÉNIART, Jean, *Le grand Chapelletout...* *op. cit.*, p. 115-116.

44. Notons d'ailleurs que Julien Trévédy écrit dès 1884 que, « en accusant [Marion du Faouët] de plusieurs assassinats, les enfants de ceux qui n'avaient pas su se défendre d'elle, l'ont calomniée. Ils auraient dû se dire que, si cette femme arriva à ce degré d'audace et de puissance, [...] la faute en était un peu à leurs pères ». La légende noire du per-

noirceur de cette première mémoire, vivante encore, au Faouët, à Guéméné, dans les régions limitrophes à la fin du XIX^e siècle, avant même que l'histoire érudite ne découvre le personnage. Le souvenir de Marion du Faouët s'était conservé ; le personnage était abhorré.

Une lente abolition de la tradition ? (1884-1960)

En 1884, Julien Trévédy, ancien président du tribunal civil de Quimper, publia dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* la première étude historique sur Marion du Faouët. L'article débute par ces mots :

« Parmi les épaves du présidial de Quimper déposées aux Archives du Finistère, se trouvent des registres à l'usage du greffier de la maréchaussée. [...] Je feuilletais un jour un de ces derniers registres, espérant y trouver le nom de Tanguy, cet assassin repentant ou cet innocent injustement condamné, dont la tombe, en la commune de Penhars, est depuis cent cinquante ans l'objet de la vénération populaire. Mes yeux rencontrèrent tout à coup au folio 12, v^o, le nom de MARIE TROMEL dite MARION DU FAOUËT. Ce nom me rendit présent un souvenir de ma première jeunesse⁴⁵. »

La découverte de Marion du Faouët par les historiens fut ainsi une coïncidence, fruit du hasard qui fit que Trévédy dénicha un jour ses traces dans les archives ; la réminiscence et l'écho que ce nom suscita poussèrent l'érudit à de plus amples recherches. Coïncidences et jeux de mémoire : ainsi Marion du Faouët entra dans la sphère des études historiques.

La découverte de Marion du Faouët

C'est donc en quelque sorte la légende qui poussa les portes de l'histoire et la tradition mémorielle qui inspira l'étude de Trévédy. Les sources qu'emploie l'historien sont symptomatiques de cette tension qui traverse son article, entre histoire et légende : les procédures criminelles sont appuyées de renseignements glanés lors d'entretiens oraux sur les lieux des exploits passés de notre brigande. Certes, la primauté est accordée à ce premier type de sources, seul susceptible d'« une entière confiance⁴⁶ » ; la persistance du second, rendue nécessaire par les lacunes des archives, illustre néanmoins la vive allégeance de Marion du Faouët au monde de la tradition et de l'imaginaire. Discours critique, le récit historique bouleversa la figure. Tout d'abord, il donna corps et chronologie à ses aventures ; ensuite, le recours aux procédures permit l'esquisse d'une figure nouvelle,

sonnage, suppose-t-il, est la conséquence d'une forme de lâcheté ordinaire et de rancune transmise (« Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 126).

45. TRÉVÉDY, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 70-71.

46. Julien Trévédy écrit, en note : « Il n'est pas besoin de dire que les faits puisés dans les procédures méritent seuls une entière confiance. Mes honorables correspondants ne se portent pas garants des faits que la tradition a conservés. J'aurai soin de distinguer dans des notes les faits résultant des procédures et ceux transmis par la tradition. » (*Ibidem*, p. 71, n. 4.)

une héroïne de nature historique, fort éloignée de celle que la tradition avait conservée.

La tradition avait ainsi représenté Marion du Faouët, on s'en souvient, en femme très intelligente et très belle. « Sur le premier point », écrit Trévédý, « la tradition ne se trompe pas : les interrogatoires de Marion démontrent un esprit prompt et fécond en ressources⁴⁷ ». Le second point, bien sûr, pose un plus grand problème à l'historien. « Les grâces de son enfance s'étaient-elle développées avec l'âge ? Avait-elle reçu le don de la beauté, présent funeste à tant de femmes de son espèce⁴⁸ ? » Difficile à dire, le seul signalement disponible représente Marion du Faouët à trente-deux ans alors qu'arrêtée à Auray, elle venait juste d'accoucher, huit jours plus tôt : « Taille de cinq pieds environ ; yeux gris, cheveux châains roux, une cicatrice au haut du front, visage marqué de roussures⁴⁹. » Pour Trévédý pourtant, cela ne fait aucun doute : comment pourrait s'expliquer l'ascendant de Marion sur tant d'hommes, ce « secret d'apitoyer⁵⁰ », sinon par sa beauté ? L'historien ici confirme l'image traditionnelle ; ponctuellement, l'histoire s'accorde à la mémoire.

Il est loin d'en être de même pour le reste de l'étude : « La tradition exagère sans doute, quand elle rapporte que Marion payait de ses faveurs la complicité des hommes de sa troupe⁵¹ » affirme Trévédý, avant d'ajouter : « Sur un point au moins la postérité a calomnié Marion, c'est quand elle l'a chargée de nombreux assassinats. Ce qui reste des procédures dément ici la tradition⁵². » Violence et débauche se voient atténuées par les faits d'archives. Certes les hommes de Marion du Faouët étaient armés mais ce n'était que pour l'apparence, jamais n'eussent-ils fait usage de leurs armes. Un homme que la brigande haïssait passa devant elle, désarmé ; et elle ne lui fit aucun mal. « À peine Marion autorisa-t-elle quelques violences et quelques coups de bâton pour déterminer une volonté hésitante⁵³. » La procédure relève un seul acte de violence commis en 1751 par Marion du Faouët elle-même contre une victime trop têtue, un certain Pierre Douarin, à qui elle porta un coup de bâton en 1751⁵⁴. Mais le meurtre, jamais⁵⁵. C'est que, suppose Trévédý, « Marion Finefont était trop avisée pour attirer l'attention et exciter l'horreur par le scandale d'un assassinat sur la grande route ». L'historien prête même ces paroles inventées à son personnage :

47. *Ibidem*, p. 76.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*

50. L'expression est d'Armand Corre et de Paul Aubry (*Documents de criminologie rétrospective (Bretagne, XVII^e et XVIII^e siècles)*, Paris, A. Maloine, 1895, p. 253).

51. TRÉVÉDÝ, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 77.

52. *Ibidem*, p. 78.

53. *Ibid.*

54. *Ibid.*, p. 104.

55. Elle fut néanmoins responsable, nous dit Trévédý, s'appuyant en cela sur des renseignements glanés à Guéméné et à Gourin, de la mort d'un homme de sa troupe qui lui avait désobéi. Cependant, ce fait ne reposant sur aucune pièce d'archive, est loin d'être avéré et n'est pas même mentionné par Jean Lorédan (*Ibid.*, p. 80).

« À quoi bon, disait-elle, sans doute, à quoi bon verser le sang quand cette extrémité est inutile⁵⁶? »

Plus loin encore, l'historien décrit Marion du Faouët (qu'il nomme simplement Marion) comme une fille joyeuse, aimant la bonne chère; elle fut aussi, nous dit-il, une brigande généreuse. Certes, « parmi les noms des victimes de Marion, pas un nom de bourgeois ou d'hommes d'affaires, à plus forte raison de gentilshommes », elle « ne s'attaqu[a] qu'à des étrangers, comme les colporteurs, ou à des petites gens⁵⁷ »; mais, écrit Trévédy :

« Plus d'une fois, *dit-on*, le produit de ses vols a passé aux mains de quelque pauvre famille. Elle dépouillait les riches pour enrichir les pauvres⁵⁸. »

La formule qui fait de notre brigande un nouveau Robin des Bois est là, mais discrète encore et prudente, protégée de guillemets, au détour d'une phrase. Ce n'est plus le cas en 1889 lorsque l'article, très légèrement remanié, est publié de nouveau dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*; les précautions alors ne sont plus de mise :

« Marion ne pouvait lever tribut sur [les pauvres] ; mais elle sut les faire servir à ses desseins. Il lui suffit de faire largesse aux pauvres de l'argent pris aux riches⁵⁹. »

Voici le personnage, par un léger décalage, métamorphosé en bandit social⁶⁰. Certes, l'interprétation est séduisante : Marion du Faouët fut amie des pauvres par stratégie avant tout, ce qui ne l'empêcha pas, s'empresse d'ajouter Trévédy, d'en ressentir un « plaisir ». Au reste, cette interprétation tend à expliquer une fois pour toutes ce mystère qui sembla éveiller la mémoire et nourrir la légende, cette énigme renouvelée de l'impunité de notre brigande. Il fallait que Marion ait des complices, qu'elle soit appréciée de la population locale. Son assistance aux pauvres offre une réponse convaincante en même temps qu'elle adoucit la figure. Le plus étonnant est que la formule constitutive du bandit social, – « elle faisait largesse aux pauvres de l'argent pris aux riches » –, est énoncée de façon abstraite par Trévédy. Lui d'habitude si soucieux de détails, d'anecdotes et de précisions néglige en ce cas d'en signaler un seul. Le succès de l'étude de Trévédy poussa-t-il ce dernier à gommer encore, lors de la réédition de son travail en 1889, les dernières zones d'ombre du personnage? Il est en tout cas amusant de constater, alors que les remaniements d'une version à l'autre sont très peu nombreux et de moindre importance, que les seuls ajouts significatifs concernent la portée sociale du brigandage de Marion du Faouët, devenue bandit sociale à plein temps, Robin des Bois de Basse-Bretagne⁶¹.

56. *Ibid.*, p. 79.

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*, p. 77. Nous soulignons.

59. TRÉVÉDY, Julien, « Marion du Faouët », *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, tome II, 1889, p. 360-361.

60. Voir HOBBSAWM, Eric J., *Les bandits*, Paris, La découverte, 1999 (trad. J.-P. ROSPARS).

61. Un autre exemple de décalage entre les deux versions : en 1884, Trévédy nous dit que Marion du Faouët « ne s'attaqu[a] qu'à des étrangers, comme les colporteurs, ou

Bref, l'envoûtement macabre, le magnétisme malfaisant de la croquemitaine, à l'œuvre dans la tradition, est entièrement aboli par Julien Trévédý. Marion du Faouët ne fut finalement qu'une « fille folle de plaisirs⁶² » comme se plaît à la définir l'historien. La tradition mémorielle rattachée au personnage est renversée par Trévédý, tant et si bien que son long article est conclu par ces mots :

« J'ai essayé, dans cette étude faite sur des documents authentiques, de montrer Marion du Faouët sous son vrai jour. Elle descend du piédestal sanglant que la tradition lui a dressé; mais, si ces pages parviennent au Faouët, combien d'incrédulés n'y trouveront-elles pas⁶³? »

L'écho inversé de la tradition (1884-1908)

L'incrédulité, si incrédulité il y eut, fut de courte durée. En 1907, François Cadic, présentant la *gwerz* de Marion du Faouët, écrivait dans son propos liminaire :

« Au cours d'une étude très consciencieuse qu'il lui a consacrée, un savant historien breton, M. Trévédý, a exhumé de la poussière des greffes de Rennes, de Quimper et de Vannes cette figure bizarre que l'oubli commençait déjà à envelopper de ses ténèbres et que la légende était à la veille de faire complètement sienne au détriment de l'histoire⁶⁴. »

Heureusement, sous-entend Cadic, l'histoire a repris ses droits, non sans s'extraire intégralement des pesanteurs de la tradition, mais en la renversant, en la bousculant, en la confrontant aux procédures⁶⁵.

L'article de Trévédý suscita ainsi un grand nombre d'échos, fit l'objet d'une longue pérennité : en 2005 encore, Jean Balcou, dessinant le légendaire breton, empruntait à l'érudit de Quimper l'essentiel de ses informa-

à des petites gens ». Cette phrase est conservée dans la réédition de 1889 mais il est intéressant de noter que cette expression de petites gens est alors mise en italique et précisée : il s'agit pour Trévédý de « bouchers, marchands de bœufs, riches cultivateurs », c'est-à-dire, on en conviendra, une cible sociale nettement supérieure à ce que ce terme, laissé ambigu dans la première version, pouvait laisser suggérer.

62. TRÉVÉDÝ, Julien, « Marie Tromel... », *op. cit.*, p. 142.

63. *Ibidem*, p. 143.

64. CADIC, François, « Chansons anecdotique de Bretagne... », *op. cit.*, p. 8.

65. Voir le compte-rendu de l'étude de Julien Trévédý par MOREAU, Émile, dans *le Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne*, deuxième série, tome III, 1891, p. 153, notamment : « M. Trévédý a[vait] eu le mérite de faire revivre cette figure romanesque [...], dont le souvenir subsistait bien dans les légendes bretonnes, mais sur laquelle on n'avait aucune donnée précise ». A. Derrien, l'auteur dès 1846 d'une nouvelle « Un tour de Marion du Faouët » l'avait, au reste, annoncé : « Si jamais le volumineux dossier de la procédure de l'aventurière basse-bretonne est exhumé de quelque coin ignoré, ce sera une curieuse publication à faire. On verra s'y dérouler une série de ces traits de présence d'esprit, de ruse et de détermination, qui jettent une teinte romanesque sur la vie des brigands célèbres, et mitigent, jusqu'à un certain point, l'horreur qu'inspirent leurs méfaits » (DERRIEN, A., « Un tour de Marion du Faouët », *La mosaïque de l'Ouest et du Centre*, 3^e année, 1846-1847, p. 21).

tions sur Marion du Faouët⁶⁶. La figure, telle que définie par Trévédry, intégra l'histoire, devint en toute logique norme et vérité historique. En 1895, Armand Corre et Paul Aubry, dans leurs *Documents de criminologie rétrospective*, dédiaient une dizaine de pages à l'examen de Marion du Faouët, se contentant, dans les grandes lignes, de résumer le propos de Trévédry⁶⁷; en 1901, un roman-feuilleton parut à son sujet dans la revue *L'Ouvrier*⁶⁸; en 1905, Joséphine Baudry lui consacrait deux pages dans son *Étude historique et biographique de la Bretagne à la veille de la Révolution*⁶⁹. C'est encore l'article de Trévédry qui inspira le travail de Jean Lorédan.

En 1908, ce dernier consacra en effet une étude à Marion du Faouët, qui demeure la référence sur le sujet⁷⁰ et connut un succès immédiat⁷¹. Ayant découvert de nouveaux documents d'archives, Jean Lorédan put réaliser une œuvre d'histoire débarrassée de la légende⁷². Davantage attentif à l'environnement social de la Bretagne du XVIII^e siècle, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage *La grande misère et les voleurs*, l'historien propose en premier lieu le portrait d'une *insoumise* dans un paysage de misère. La générosité du bandit, exagérée par Trévédry, est précisée par Lorédan : Marion du Faouët fut une « petite voleuse, [...] voleuse de petites gens⁷³ ». « Point une méchante fille⁷⁴ », capable de bonté et de générosité, fine et prudente, mais son vrai visage n'est pas celui de la Robin des Bois de Cornouaille. Son

66. BALCOU, Jean, *Le légendaire breton. Les héros*, Saint-Cyr-sur-Loire, C. Pirot, 2005, p. 249-253.

67. CORRE, Armand, AUBRY, Paul, *Documents de criminologie...*, op. cit., p. 248-257.

68. ASSENOY, M. d', « Marion du Faouët », *L'Ouvrier*, janvier-février 1901. Ce récit, fortement condensé, parut ensuite en 1929 sous le vrai nom de l'auteur, avec un titre nouveau : VESCO DE KEREVEN, Edmée, *Brigande d'Armor*, Paris, Bonne Presse, Bayard, 1929, avant d'être publié de nouveau par les éditions La Découverte en 2000. L'influence de Trévédry est explicitement annoncée par l'auteur en note : « C'est à [l]a notice [de Julien Trévédry] sur Marion du Faouët que j'ai dû le sujet et les principaux éléments de cette histoire, dont tous ou presque tous les épisodes sont authentiques. »

69. BAUDRY, Joséphine, « Marion du Faouët », dans *Étude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution. À propos d'une correspondance inédite, 1782-1790*, Paris, Champion, 1905, vol. 1, p. 24-25. L'ouvrage général est une étude de la Bretagne basée sur la correspondance des seigneurs du Trégarantec, comte et comtesse du Laz.

70. LOREDAN, Jean, *La grande misère...*, op. cit. Le texte est d'abord paru dans la *Nouvelle Revue*, avant d'être repris et publié chez Perrin en 1909.

71. Dès novembre 1909, le *Fureteur breton* rapporte que le délégué de son comité, Léon Durocher, complimentait Jean Lorédan, dont le livre « obten[ait] un succès retentissant ». Voir « 6^e dîner du Fureteur breton 19 novembre 1909 – Yeux de Marion », *Le Fureteur Breton*, tome V, décembre 1909-janvier 1910, p. 42-43. Le livre connut ensuite trois rééditions, en 1933, 1956 et 1997, signe de son succès.

72. Ce qui n'empêche pas que l'ouvrage de Lorédan fut critiqué pour les scènes que l'auteur, entraîné par son récit, ne se prive pas de reconstituer, quitte à les imaginer, à partir quelquefois de simples mots issus de la documentation. La critique de la *Revue d'histoire et de littérature* dit ainsi : « Il est arrivé parfois au romancier d'imaginer les scènes que lui suggéraient les documents ; peut-être que l'intime connaissance qu'il a du décor où elles se sont passées l'y a involontairement entraîné. » L. R., « Jean LORÉDAN, *La grande misère et les voleurs...* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° 24, 16 juin 1910, p. 468.

73. LOREDAN, Jean, *La grande misère...*, op. cit., p. 77.

74. *Ibidem*, p. 79.

« gibier est petit gibier, traqué depuis longtemps par tout le monde, habitué à souffrir, à obéir, à supporter [...] il ne se débat guère; en toute tranquillité, en toute sécurité, elle le rançonne⁷⁵ ». Finalement, Marion « fut une pauvre fille, que le destin ne favorisa guère et qui vécut à une époque mauvaise, une existence aventureuse, violente et triste⁷⁶ ». Voilà le sens de son histoire, voilà la morale de son existence. Dans ce décor fait d'indigence et de brigandage, l'aventure de Marion du Faouët devient « un curieux chapitre d'histoire sociale⁷⁷ », une fable de la misère en Basse-Bretagne.

L'introuvable effigie (1908-1960)

Pourtant, malgré Lorédan et le succès de son ouvrage, cette figure de bandit généreux ne fut pas dans l'immédiat investie et ne sut pas dépasser la fonction *latente*. Seul Michel de Galzain, en 1958, brossant le pittoresque portrait de Marion du Faouët, dans une narration tout aussi pittoresque de l'histoire morbihannaise, citait parmi les raisons de son brigandage l'influence des « idées nouvelles d'égalitarisme⁷⁸ ». Ailleurs, on note l'absence totale de récupération, qu'elle soit politique ou symbolique, qui aurait pu assigner à la figure une mémoire *en actes*. Les mouvements politiques, alors marqués en Bretagne par la question nationaliste, n'avaient que faire d'une telle effigie. Le mouvement féministe, malgré Louise Bodin⁷⁹, ne s'empara pas de la figure. La revue *Fémina*⁸⁰, critiquant l'ouvrage de Lorédan en janvier 1910, considéra même l'histoire de Marion du Faouët comme « un rare exemple d'énergie féminine, mal placée, mais indéniable! »

« Marion du Faouët n'eut certes pas mérité un prix Montyon mais la littérature policière nous a inspiré pour les voleurs et, à plus forte raison, pour les voleuses, quelque chose comme un mépris tendre ou un respect terrifié⁸¹. »

Mépris tendre, respect terrifié : la figure, quoique humanisée et devenue fréquentable, n'était ni revendicatrice ni contestataire. Pour un temps,

75. *Ibid.*, p. 78.

76. *Ibid.*, p. 40.

77. C'est ainsi que se plaisent à la signaler la *Revue historique* et la *Revue critique d'histoire et de littérature* dans le compte-rendu qu'ils offrent de l'ouvrage de Lorédan. Voir HAUSER, Henri, « Bulletin historique. Histoire de France », *Revue historique*, tome 103, janvier-avril 1910, p. 323-324; L. R., « Jean LORÉDAN, *La grande misère et les voleurs...* », *Revue critique d'histoire et de littérature*, *op. cit.*, p. 468.

78. GALZAIN, Michel de, « Un chef de bande : Marion du Faouët » dans : *Au bon vieux temps du Morbihan pittoresque et disparu*, Paris, La nef de Paris, [1958], p. 99-102.

79. Louise Bodin, journaliste, secrétaire de la fédération communiste d'Ille-et-Vilaine et figure phare du mouvement féministe en Bretagne, écrivit, en effet, en 1918, dans les *Cahiers Bretons*, un texte sur Marion du Faouët dépourvu de réel discours politique. BODIN, Louise, « La bande à Marion », *Les Cahiers Bretons*, n° 2, septembre 1918, p. 11-16.

80. *Fémina* était une revue ouvertement féministe qui, dès 1906, par exemple, réclamait le droit de vote pour les femmes. Voir COSNIER, Colette, *La bolchévique aux bijoux. Louise Bodin*, Paris, P. Horay, 1988, p. 43.

81. *Fémina*, 1^{er} janvier 1910, n° 215, p. 7.

Marion du Faouët fut reléguée au débarras des figures d'histoire vives et séduisantes : elle fut l'héroïne de quelques courts récits historiques anecdotiques et pittoresques, des récits insistant invariablement sur sa beauté, sa débauche et sa mort, sur fonds d'immoralité et de misère bretonne⁸². Notre brigande est ainsi décrite par G. Lenotre « à dix-huit ans » comme une « une belle fille, ayant les cheveux roux, abondants et soyeux, la taille haute, la démarche souple; coquette aussi, vaniteuse, intelligente, audacieuse⁸³ »; Stéphane Faye résume l'histoire de sa troupe à « un roman mouvementé et tragique d'une troupe de malandrins attachés, en des temps de grande misère paysanne, à la fortune d'une femme aux yeux gris, avenante sous sa coiffe blanche à la mode de la ville, coquette, orgueilleuse, autoritaire, friande de libres beuveries, de libres amours et de risques, intelligente et audacieuse⁸⁴ »; tout est dit. La figure est frivole et la mort d'Henri Pezron, son premier amant, ne la perturbe guère : « Le regretta-t-elle, cet Henri Pezron qui, pour elle, resta muet sous la torture et qui mourut le cœur plein de souvenirs de leurs amours à la belle étoile du Berger. Ce n'est pas vraisemblable⁸⁵ » juge Louise Bodin. À sa mort, écrit Job de Roince, « de nouveaux galants se mettent à son service⁸⁶ ». Puis la brigande est arrêtée et exécutée; alors les récits s'épanchent, inévitablement, en de longs paragraphes, tantôt édifiants tantôt tragiques.

De tous ces récits, – forts semblables au demeurant, appuyés sur les écrits historiques de Lorédan ou de Trévédry, qui fournissent la trame narrative et les contours de la figure –, le plus significatif sans doute est la chanson *Marionig Ar Faoued* écrite par Per Jakez Hélias en 1954⁸⁷; on y trouve résumés les traits marquants du personnage. Marion du Faouët est « la plus belle fille qu'il ait été donné de voir »; elle « a fait perdre son honneur à plus d'un brave homme ». Si elle vole, c'est par coquetterie uniquement, « pour pouvoir changer de coiffe tous les jours/et mener une vie dissolue ». « C'est ce qui l'a perdue. » Marion, « la pécheresse du Faouët », s'en va, repentante sur l'échafaud... On le voit, le récit est distrayant, quelque peu édifiant, romanesque surtout; le personnage n'est l'objet d'aucune instrumentalisation, ni politique ni littéraire; il est un second rôle, pittoresque et

82. Voir par exemple MENEZ, François, *Aux jardins enchantés de Cornouaille*, Paris, Plon, 1927, p. 189-192; FAYE, Stéphane, « Marion du Faouet », dans *Crimes morbihannais d'autrefois*, Lorient, A. Catherine, 1927, p. 6-18; DUBREUIL, Léon, *Histoire des insurrections dans l'Ouest*, vol. 1, Paris, Rieder, 1929, p. 111; LENOTRE, G., « Marie Tromel », dans *Dossiers de police*, Paris, Grasset, 1935, p. 62-68; GALZAIN, Michel de, « Un chef de bande : Marion du Faouët », *op. cit.*, 1958; ROINCE, Job de, « Marion du Faouët, chef de bande », *Historia*, n° 161, avril 1960, p. 462-467, etc. Notons que les récits dont nous parlons ici sont très courts (5 pages maximum).

83. LENOTRE, G., « Marie Tromel », dans : *Dossiers de police*, *op. cit.*, p. 62.

84. FAYE, Stéphane, *Crimes morbihannais d'autrefois...*, *op. cit.*, 1927, p. 6.

85. BODIN, Louise, « La bande à Marion », *Les nouvelles Rennaises*, 19 juin 1912, p. 2.

86. ROINCE, Job de, « Marion du Faouët... », *op. cit.*, p. 466.

87. HELIAS, Per Jakez, « Marionig ar Faoued » dans AR GALL, Charles, HELIAS, Per, AR PENVEN, Jeff, *Kanomp Laouen*, Brest, Ar Falz, 1954, p. 9.

séduisant, accroché à son unique intrigue. Malgré Trévédy, malgré Lorédan, le mythe n'a pas pris.

Les deux mémoires de Marion du Faouët (1884-1960)

Ainsi se construisit progressivement ce que nous pourrions appeler la *deuxième mémoire* de Marion du Faouët, faiblement attentive à la figure sociale, davantage portée au pittoresque de son histoire. Cette deuxième mémoire, dont nous venons de décrire le discours dans ses inflexions historiques, se transmet par l'écrit, à travers des récits de nature historique et littéraire, à l'échelle de la Bretagne; il fut essentiellement relayé par les sociétés savantes et les publications d'érudits locaux. Si l'on reprend la typologie établie par Stéphane Perréon et Yann Lagadec, on peut parler à son sujet d'une mémoire de structure provinciale-érudite. Quant à la fonction exercée par cette mémoire, si la figure est d'évidence bien connue, son appropriation est faible : elle ne revêt en ce temps qu'une fonction latente.

Reprenons alors l'interrogation de Julien Trévédy : le travail d'histoire suscita-t-il l'« incrédulité » dans la région du Faouët, où s'était conservée l'image d'une Marion croquemitaine? Cette deuxième mémoire de Marion du Faouët fit-elle interrompre la première? Peut-on parler d'une abolition de la *tradition* par l'histoire et ses succédanés? Notre réponse sera mesurée. Certes, le récit historique conduisit à un renversement du discours dominant : impossible désormais de mentionner à l'écrit Marion du Faouët sans invoquer Trévédy ou Lorédan, sans faire mention d'un décor breton de la misère et du brigandage. Surtout la tradition fut l'objet d'une appropriation par l'histoire, elle devint un de ses objets. Les récits anecdotiques ou pittoresques, après Trévédy, après Lorédan, se conclurent systématiquement par la figure traditionnelle : Marion-ogresse venant hanter et menacer les enfants dissipés⁸⁸, son spectre continuant à errer dans la lande déserte⁸⁹. Ce reflux final de la tradition est paradoxalement le symbole de son échec, de sa faillite à prétendre modeler l'image de Marion du Faouët dans l'écrit. L'ancien portrait, traditionnel et légendaire, est désormais construit en joli contrepoint populaire, en poétique du contresens. Rapporté avec une pointe de condescendance amusée par les écrivains et les historiens, il devient illustration de poésie traditionnelle, il ne fait plus que colorer le portrait d'histoire, devenu le seul légitime.

Cependant, cette abolition est loin d'être entière; disons qu'elle est épistémique à défaut d'être effective; elle substitue au discours légendaire un discours historique mais n'abolit pas pour autant la première mémoire de notre brigande, de tradition orale, en sa triade discours-structure-fonction, toujours vivante en ce premier xx^e siècle. Paul Yves Sébillot rapporte ainsi que :

88. Les récits de Job de Roince, de François Menez et de Louise Bodin se terminent ainsi.

89. Le récit de G. Lenotre se conclut de la sorte.

« Vers 1930, quand [les enfants] bavardaient trop, on leur faisait peur en leur disant, dans la Montagne Noire, que “la Finefond viendra les prendre”⁹⁰. »

La production écrite n’a donc pas altéré, sinon de façon symbolique, la première mémoire de tradition orale. Pourquoi en eût-il été autrement ? L’histoire n’abolit pas *de facto* la tradition mémorielle, par sa seule présence. C’est qu’il existe ici, entre la production historique ou littéraire et la tradition orale, une forme d’étanchéité, tenant en partie aux modalités des contenus, aux modes de diffusion et aux publics visés. La première mémoire de Marion du Faouët subsista en ce premier ^{xx}e siècle, mémoire à l’ombre de la production écrite, toujours vivante dans la région du Faouët, sans qu’on puisse y sentir le poids du discours historique. Deux mémoires, simultanément, enserrant notre figure dans ce premier ^{xx}e siècle ; deux mémoires sans conflits, qui coexistent dans l’indifférence ; deux discours, deux fonctions ; deux aires de recouvrement social.

Le mythe de Marion du Faouët (1960-2013)

Il fallut attendre les années 1960-1970 pour que s’opère un dépassement dialectique de ces deux mémoires et que, de ce dépassement, naisse le mythe de Marion du Faouët, au moment où l’image de la Bretagne se renouvelle et se réinvente. Essor culturel et conflits sociaux, – dont la grève du Joint français en 1972 à Saint-Brieuc, où l’on put voir défiler des ouvriers portant à la fois le drapeau rouge et le *gwenn ha du* –, l’image de la région prit une coloration nouvelle. La Bretagne était toujours cette terre de révolte, mais la révolte était désormais de *gauche*.

Ce basculement idéologique se traduisit par une coupure avec l’histoire traditionnelle, volontiers réactionnaire. La défense d’un héritage breton ne se fit plus l’apanage exclusif d’une élite nobiliaire et catholique ou d’une frange nationaliste, elle devint un souffle progressiste où se mêlèrent revendications politiques et culturelles, sociales, linguistiques et écologiques. Ce renouvellement de l’image de la Bretagne s’accompagna d’un renouvellement des héros qui la représentaient. Certains, trop connotés, furent alors négligés, sinon poussés du piédestal qui les avaient jadis accueillis (on pense à Nominoë), d’autres durent être profondément remaniés pour garder leur attrait éprouvé par les idées nouvelles (c’est le cas du marquis de Pontcallec) ; d’autres, enfin, furent placés sur le devant de la scène. Citons bien sûr les Bonnets Rouges, dont la mémoire prit alors un prodigieux envol⁹¹ ; il en fut de même pour Marion du Faouët.

90. SÉBILLOT, Paul Yves, *Le folklore de la Bretagne*, t. 1, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1968, p. 30.

91. Voir CROIX, Alain, « La révolte des Bonnets rouges. De l’Histoire à la mémoire », *ArMen*, n° 131, nov-déc. 2002, p. 2-11.

Trois ouvrages (1960-1980)

Trois ouvrages façonnèrent ce mythe, sur la base des travaux historiques de Julien Trévédy et de Jean Lorédan. Le premier, en 1960, est le roman d'Yvonne Chauffin, *La Marion du Faouët*⁹². Si ce roman est important pour notre propos, c'est que, pour la première fois, l'auteur s'intéresse moins à l'histoire de la brigande, cette succession de méfaits et de cavales, qu'au personnage même de Marion du Faouët dont on suit les faits et gestes, les mésaventures intérieures, dont on comprend peu à peu les motivations et les pensées. La figure lointaine du récit anecdotique ou pittoresque, mirée jadis à distance, n'est plus d'actualité; celle-ci est humanisée par Chauffin, figure aventurière, puissante, intelligente, ambitieuse et révoltée, à laquelle chacun, désormais, est porté à s'identifier. Ce premier déplacement en détermine un autre : tout le roman d'Yvonne Chauffin vient en effet se ramasser en un seul nœud dramatique, la relation tragique de Marion du Faouët et de son amant Henri Pezron, qui mourut, on s'en souvient, pendu à Rennes en mars 1747. Marion est « la femme d'un unique amour. Une grande flamme l'anime, qui explique ses excès et sa révolte⁹³ ». On est certes loin des récits précédents, où les divers écrivains signalaient le peu d'importance de la mort de Pezron pour une Marion volontiers délurée, qui n'avait aucune difficulté à trouver de nouveaux amants et en oubliait l'ancien. Ici ses étreintes après la mort de Pezron ne sont rien qu'« un peu de plaisir tristement acquis » : « Marion a eu de nombreux amants, a-t-on dit. Mais la Marion que j'ai découverte », écrit Chauffin, « celle qui fut la femme d'Henry, si elle a appartenu à d'autres hommes, c'est qu'elle avait franchi le seuil du désespoir et pour échapper à l'enfer du dedans d'elle-même⁹⁴ ». Le portrait de ce fait est bien plus fédérateur que celui de la paysanne débauchée, d'amours libres, qui attirait l'œil et la sympathie parfois mais empêchait l'identification du plus grand nombre. Débauches et excès se trouvent amoindris par l'écrivaine. La romance des deux personnages est ainsi le centre névralgique du récit; l'histoire se concentre entre la première incarcération et la mort de Pezron, de 1743 à 1747. Le reste n'est qu'un long prologue et une sanglante conclusion.

Quinze ans plus tard, en 1975, la féministe Colette Héléard-Cosnier s'empara à son tour de Marion du Faouët dans sa pièce intitulée *Marion du Faouët. La catin aux cheveux rouges*⁹⁵. La quatrième de couverture annonce clairement les intentions de l'ouvrage :

92. CHAUFFIN, Yvonne, *La Marion du Faouët*, Le Faouët, Liv'éditions, 2000 (1^{re} éd. 1960).

93. *Ibidem*, quatrième de couverture.

94. *Ibid.*, postface.

95. HÉLARD-COSNIER, Colette, *Marion du Faouët la catin aux cheveux rouges*, Paris, P. J. Oswald, 1975. Cette expression de « catin aux cheveux rouges » est tirée d'un document contemporain des faits, une lettre du sieur Louvart, sénéchal de Guéméné en 1743, envoyée le 30 mars de cette même année au brigadier de la maréchaussée Pécourt. Voir LOREDAN, Jean, *La grande misère et les voleurs...*, *op. cit.*, p. 152.

« Comment peut-on être bretonne? Comment peut-on être doublement méprisée, doublement opprimée? Méprisée en tant que sexe, opprimée en tant que peuple [...] “Ce n’est pas la place d’une femme” a-t-on toujours répondu à celles qui tentaient de se révolter contre leur condition.

Mais où est la place de la femme bretonne?

Sur la falaise balayée par la mer, attendant le retour du marin?

Prostrée dans les plis de sa jupe de granit devant le monument “aux morts pour la France” ?

À genoux au pied d’un calvaire sur fond de bruyères et de clocher à jour?

Derrière un éventaire de napperons en dentelle sur un marché?

Sous la coiffe de Bécassine battant les tapis de Madame de Grand-Air?

À Paris, dans une chambre de bonne, sous les toits?

Sur un trottoir de Montparnasse?

Où peut être la place de Marie Tromel, dite Marion du Faouët, dite la catin aux cheveux rouges, qui est née en Bretagne en 1717?

Misère, famines, épidémies, révoltes, répression, massacres, pendaisons : c’est la vie quotidienne des Bretons au XVIII^e siècle. La loi vient de France, la force est à la France; c’est la loi française qui poursuit les mendiants, c’est la justice royale qui s’acharne contre les voleurs de grands chemins. Une loi faite par des hommes, une justice rendue par des hommes. Pour avoir refusé sa misère de bretonne et de femme, pour avoir troublé l’ordre français et masculin, Marion sera marquée au fer rouge d’un V⁹⁶. »

Comme on le voit, la dimension politique est cette fois centrale. Et Marion du Faouët est à la fois une héroïne rousse ouvertement féministe, autonome, libre, indépendante de toute tutelle masculine; une figure avant-coureur de la liberté sexuelle; une fille-mère refusant le mariage et les règles patriarcales de la société et une révoltée luttant contre les inégalités de tout ordre par le brigandage. Pourchassée par les autorités françaises, aussi bien politiques que religieuses, elle est finalement trahie par les hommes du Faouët qui la dénoncent, faisant d’elle une martyre de « l’ordre français et masculin ». La pièce est ainsi, un cri de colère contre une société patriarcale et jacobine.

Enfin, en 1976, un dernier ouvrage permet de concrétionner le mythe, en lui donnant un effet de réel et l’assurance du récit historique (quoiqu’ici fortement romancé⁹⁷) : il s’agit de *Marion du Faouët et ses brigands*, une

96. HÉLARD-COSNIER, Colette, *Marion du Faouët...*, op. cit., quatrième de couverture.

97. Signalons ainsi, pour exemple, une curieuse invention : celle de la figure de François Hellou. On se rappelle peut-être de ce personnage, tailleur d’habits au Faouët, que Marion du Faouët dévalisa un soir de 1743 et qui fut un des premiers à se plaindre aux autorités. Voilà toute son histoire telle qu’elle ressort des archives et qu’elle nous fut contée par Trévédy et Lorédan. Jean Rieux, sans que l’on sache d’où ces informations sont tirées, lui invente une curieuse perversité. La première fois que l’on aperçoit le personnage, il est à la fontaine, surpris par Henri Pezron alors qu’il tentait d’abuser d’une jeune femme. Le personnage est décrit « boiteux et lubrique », ayant « l’effroyable manie de s’attaquer aux jeunes pucelles ». La haine de Marion réellement avérée, cette fois, contre le tailleur d’habits, haine qui tient probablement au penchant de ce dernier pour la délation, prend alors une autre dimension : Marion défend l’ordre et la justice, elle se fait défenseur de la cause féminine! Si on ne peut manquer de s’étonner de cette invention, que dire de sa longue postérité? Encore aujourd’hui, dans chaque récit de Marion du Faouët, le malheureux

étrange beauté, par Jean Rieux et Lice Nédelec⁹⁸. L'ouvrage se présente comme « un reportage historique tout parfumé de légendes⁹⁹ » où Marion du Faouët est décrite à la fois comme une femme d'une extrême beauté et comme un bandit social dans la plus pure tradition « hobsbawmienne », c'est-à-dire un bandit reconnu et aimé, qui ne fit jamais couler le sang et ne s'attaqua jamais aux paysans de son propre territoire¹⁰⁰; un bandit qui ne prit qu'aux étrangers et aux gens de condition moyenne, percevant une redevance auprès des plus riches artisans, commerçants ou notables, pour parfois, en temps de disette notamment, la reverser aux plus pauvres.

Ces trois ouvrages, chacun à sa manière, connurent un vrai succès : le roman d'Yvonne Chauffin fut ainsi édité pour la quatrième fois en 2001 ; la pièce de Colette Hélard-Cosnier, jouée dans les années 1980 par trois troupes bretonnes¹⁰¹, est aujourd'hui encore régulièrement montée en Bretagne, reprise par exemple en 2007 à Châteaugiron par les *Compagnons du Mal y passe*¹⁰². Ces trois ouvrages vinrent en outre réactualiser le socle mémoriel de la figure de Marion du Faouët : le roman d'Yvonne Chauffin l'érigea en figure propice à l'identification ; la pièce de Colette Hélard-Cosnier la chargea d'un contenu politique certain ; l'ouvrage d'histoire de Jean Rieux et Lice Nédelec lui apporta cet effet de réel nécessaire à tout mythe historique¹⁰³ en même temps qu'il réactiva avec aplomb sa figure

François Hellou est peint en violeur invétéré, paroxysme d'un pouvoir masculin oppresseur. Voir par exemple l'article du magazine *Causette* de janvier 2012 « Marion. Brigande et justicière », écrit par Anne-Laure Pineau et disponible en ligne à l'adresse suivante : [<http://www.causette.fr/articles/lire-article/article-342/marion.html>]. Il y est dit que Marion du Faouët « n'hésitait pas à corriger régulièrement le tailleur du coin, un violeur notoire ».

98. RIEUX, Jean, NÉDELEC, Lice, *Une étrange beauté... Marion du Faouët et ses brigands*, Quimper, Nature et Bretagne, 1976. Jean Rieux est au reste un auteur habitué des récits historiques mêlés de légendes puisqu'il rédigea un ouvrage dans la même veine sur Cadoudal (voir RIEUX, Jean, *La chouannerie sur les pas de Cadoudal. De l'or des ajoncs à la pourpre de la guillotine*, Quimper, Nature et Bretagne, 1976).

99. *Ibidem*. Ces termes se trouvent dans les rabats de la couverture. Il est vrai, comme le rappelle Jeannine Grimault, que « J. Rieux et L. Nédelec ne se prétendent pas historiens. Leur but est ailleurs : écrire une biographie romancée de Marie-Louise Tromel, raconter une belle histoire, vraie de surcroît, et qui finit mal ». GRIMAUT, Jeannine, *Marie L'Escalier. Aspects du brigandage féminin en Basse-Bretagne au XVIII^e siècle*, mémoire de DEA sous la direction de Claude NIÈRES, 1986, p. 8.

100. C'est dans ce lien entre la victime et l'agresseur que se joue la principale caractéristique du banditisme social, nous dit Eric Hobsbawm ; le banditisme classique est en effet défini par un rapport antagoniste entre la victime et l'agresseur, alors qu'il ne viendrait jamais à l'esprit d'un bandit social de s'attaquer à son propre territoire. Voir HOBSBAWM, Eric J., *Les bandits...*, *op. cit.* Voir notamment le chapitre premier « Qu'est-ce que le banditisme social ? », p. 7-22.

101. Voir BERTRAND, Annie, *L'animation théâtrale en milieu rural*, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1984, p. 92.

102. [S. n.], « Colette Hélard-Cosnier ou la Bretagne en exemple », disponible en ligne sur le site : [<http://eontos.typepad.com/eontos/2007/11/colette-hlard-1.html>].

103. À ce sujet, Paul Veyne écrit : « Si les auditeurs sont disposés à se montrer crédules pour ne pas gâter leur plaisir, l'histoire ne s'écoute pas comme un conte et, si l'on ne peut croire à sa vérité, elle perd son agrément » (VEYNE, Paul, *Comment on écrit...*, *op. cit.*, p. 110). Ainsi la quatrième de couverture du roman *Marion du Faouët* de Jean-Pierre

de bandit social. Pour le personnage, c'est un temps de succès et d'infléchissement du discours ; celui-ci est désormais popularisé par des récits divers et largement accessibles, tutoyé, humanisé et chargé d'un discours politique et social explicite. Comme le résume le prêtre Eugène Royer, dans un petit guide *Ouest-France* sur le Faouët paru en 1980, Marion, désormais, est un « personnage type » à la fois « aïeule du combat féministe », « martyre de la société », « Jeanne d'Arc vengeresse des pauvres du pays » et « bandit de grand chemin¹⁰⁴ ».

L'épanouissement du mythe (1980-2013)

Depuis lors, le mythe de Marion du Faouët continue de s'épanouir. Le personnage a été repris par André de Baecque¹⁰⁵, Agnès Audibert¹⁰⁶ ou encore Jean-Pierre Imbrohoris dans une fresque romanesque haute en couleur¹⁰⁷ ; dans un tout autre registre, elle fut le sujet de discours prononcés lors de la rentrée solennelle de la cour d'appel de Rennes en janvier 1979¹⁰⁸. Par ces multiples recouvrements, entre bandit social et femme au grand cœur, Marion du Faouët devient progressivement la brigande la plus célèbre de Bretagne, capable désormais de l'incarner. En 1980, on donna au nouveau bagad du Faouët le nom de *Marionick* en référence à Marion ; cinq ans plus tard, Jean Rieux et Lice Nédelec rédigèrent un ouvrage touristique de la Cornouaille morbihannaise intitulé *Sur les pas de Marion du Faouët*¹⁰⁹. Le pays du roi Morvan, désormais, est celui de notre brigande¹¹⁰ ; sa mémoire, diffusée à travers des supports variés, s'est à la fois unifiée et élargie au rythme de la production écrite.

Imbrohoris, sorti en 1988, porte-t-elle en gros caractère « MARION DU FAOÛET A RÉELLEMENT EXISTÉ ! ».

104. ROYER, Eugène, « Marion du Faouët », dans *Le Faouët*, op. cit., 1980, p. 28-32.

105. BAECQUE, André de, *Frères humains*, Paris, L'avant-scène, 15 janvier 1978, n° 622, p. 2-34.

106. AUDIBERT, Agnès, *Marion du Faouët*, Paris, J.-P. Gisserot, 1995.

107. IMBROHORIS, Jean-Pierre, *Marion du Faouët. La femme de feu et La flibustière*, tous deux édités chez Grasset et parus en 1979 et 1981. À noter que ces deux romans ont été condensés par l'auteur et publiés en 1988 dans un volume intitulé *Marion du Faouët* chez Grasset ; J.-P. Imbrohoris rédigea pour l'occasion une nouvelle fin à son histoire.

108. MOREAU, M., *Marion du Faouët*, Cour d'appel de Rennes, audience solennelle de rentrée du 3 janvier 1979, Rennes, Les nouvelles de Bretagne. Cette brochure offre une comparaison entre la justice d'Ancien Régime, jugée brutale et inefficace, et la justice moderne qui accorde désormais une place privilégiée non à la punition mais à la prévention et aux peines de substitution. Quant à Marion du Faouët, le procureur général Jean Guérin affirme qu'« un bon régime progressif au Centre Pénitentiaire de Rennes et un CAP de comptabilité auraient, 200 ans plus tard, changé la face de son destin ».

109. RIEUX, Jean, NÉDELEC, Lice, *Sur les pas de Marion du Faouët : randonnées touristiques et historiques*, Paris, Artra, 1985.

110. Dans le guide *La Cornouaille, une terre, mille visages* pour l'année 2013-2014, « la fameuse Marion du Faouët » est évoquée, mais non le roi Morvan. Disponible en ligne : [<http://www.quimper.cci.fr/images/pdf/2013-2014-la-cornouaille.pdf>], p. 4.

Les années 1990 ne furent pas en reste. L'historien Armel Calvé l'avait appelé de ses vœux dès 1994¹¹¹, trois ans plus tard un téléfilm retraçant l'histoire de Marion du Faouët fut diffusé sur France 2. Ce téléfilm, *Marion du Faouët, chef de voleurs*¹¹², écrit par Catherine Borghella et réalisé par Michel Favart, avec Carole Richert dans le rôle-titre, permit de donner une audience nationale au personnage et accrut considérablement son prestige. Depuis, l'histoire de Marion du Faouët a été mise en chansons ; on y voit poindre de façon privilégiée ce noyau d'émotion qui fonde désormais la mémoire : Tri Yann dans la « Complainte de Marion du Faouët » maudit son « bourreau infâme » tout en louant ce personnage romanesque et poétique de « rousse égérie menant [s]a bande/sans jamais de sang sur les mains¹¹³ ». La « Marion du Faouët » du groupe Les Rives est nettement plus politique, Robin des Bois de Bretagne dont le destin fut de « voler les riches pour les gueux » afin d'établir un ordre plus juste¹¹⁴ ; Andréa Ar Gouilh¹¹⁵ ou Alan Stivell¹¹⁶ se livrèrent à des variations autour du chant « *Marionig ar Faoued* » écrit par Per Jakez Hélias¹¹⁷. Figure aux nombreux échos, des livres pour enfants lui sont également consacrés, et l'on sait l'importance de ce type d'ouvrages pour la diffusion et la pérennité du souvenir. Margot Bruyère s'est ainsi emparée par deux fois de notre personnage, dans *Les aventures de Marion du Faouët* en 1997¹¹⁸, puis dans *Marion du Faouët ou la révolte des gueux*¹¹⁹ en 2008. Ces deux ouvrages vinrent renouveler la figure, en lui offrant une plus grande visibilité. En effet, si le roman de 1997 fut publié au Faouët, sous le patronage de la maison d'édition *Liv'Éditions*, le second parut en 2008 dans la collection « Histoire et société » de la maison parisienne *Oskar jeunesse*, spécialisée dans des romans de jeunesse à connotation politique et sociale. Dans le catalogue de publications, l'histoire de Marion du Faouët côtoie un récit

111. Dans son *Histoire des Bretons à Paris*, Armel Calvé exprima sa déception qu'aucun cinéaste breton n'ait profité de son talent et/ou de sa notoriété pour créer une « Compagnie celtique » qui eût présenté des « spectacles tirés de l'épopée celtique, de toutes les époques. » « Une fresque construite sur l'aventure extraordinaire de "Marion du Faouët" ou de la "Bataille de Ballon", de l'audace des "Bonnets Rouges" ou du courage des Chouans, n'aurait rien eu à envier aux "westerns" mettant en scène la "Ruée vers l'Ouest" ou la "Guerre de Sécession" » (CALVÉ, Armel, *Histoire des Bretons à Paris*, Spézet, Coop Breizh, 1994, p. 245).

112. *Marion du Faouët, chef de voleurs*, réalisé par Michel Favart, France 2 Productions, 1997. Ce téléfilm se compose de deux épisodes de 100 minutes chacun.

113. TRI YANN, « Complainte de Marion du Faouët », dans *Rummadoù (Génération)*, 2011.

114. RIVES, Martine et Serge, « Marion du Faouët » dans *Un vent de Bretagne*, 1996 (également jouée dans *Légendes*, 1998).

115. AR GOUILH, Andréa, BOËDEC, Michel, « Marionig ar Faoued », dans *Prins ar C'hornogour*, 1997.

116. STIVELL, Alan, « Marionig », dans *Emerald*, 2009.

117. HELIAS, Per Jakez, « Marionig ar Faoued... », *op. cit.*

118. BRUYÈRE, Margot, *Les aventures de Marion du Faouët*, Le Faouët, Liv'Ed, 1997, 159 p.

119. BRUYÈRE, Margot, *Marion du Faouët ou la révolte des gueux*, Paris, Oskar Jeunesse, « Histoire et société », 2008.

de la bande à Bonnot, une histoire du chemin des Dames, une biographie d'Aimé Césaire¹²⁰...

Dans ces deux romans de Margot Bruyère, Marion du Faouët est une figure forte et indépendante, libre et émancipée, icône féministe; elle est voleuse de grand chemin, bandit justicière, généreuse aux démunis, c'est là sa touche sociale et politique; elle est en outre cette femme rousse et belle, aventurière et intrépide, séductrice et romantique; voilà de son agrément romanesque. Marion du Faouët est tout cela, tout cela à la fois; sa mémoire s'encadre dans cet éventail des possibles.

Aujourd'hui : les enjeux d'une mémoire patrimoniale

Cette troisième mémoire de Marion du Faouët se transmet donc par l'écrit et l'audiovisuel, dans des productions populaires, de nature variée, largement diffusées et accessibles au plus grand nombre; elle put également s'appuyer sur des traces extérieures, venant signaler en Bretagne sa présence. En 1998, une crèche collective « Marion du Faouët » a été fondée à Rennes; ces vingt dernières années, des rues *Marie Tromel* ou *Marion du Faouët* se sont créées à Quimper comme à Quéven, à Carhaix ou à Thorigné-Fouillard. Puisque la figure se fait attractive, l'été, des spectacles « son et lumières » relatifs à son histoire sont régulièrement proposés¹²¹; de mars à novembre 2013, une exposition au château de Kerjean la mit en scène aux côtés de La Fontenelle et du marquis de Pontcallec¹²². La mémoire de Marion du Faouët a aujourd'hui une fonction patrimoniale¹²³, trouvant un fort appui sur ces marques extérieures, officielles ou du moins consensuelles, dans les matérialités et pratiques du quotidien. Le personnage est

120. DESCORNES, Stéphane, LAMBERT, Christophe, *La bande à Bonnot contre les brigades du Tigre*; PINGUILLY, Yves, *Rendez-vous au chemin des Dames et Aimé Césaire, un nègre indélébile*, Paris, Oskar Jeunesse, « Histoire et société ».

121. Les 10 et 11 août 2001, au Faouët, il y eut un spectacle intitulé « Marion au pays du roi Morvan »; le 7 août 2005 un autre fut joué à la chapelle Sainte-Barbe du Faouët, etc.

122. L'exposition « La Bourse ou la vie », consacrée aux brigands et criminels célèbres de Bretagne à l'époque moderne, s'est déroulée du 2 mars au 3 novembre 2013 au château de Kerjean, à Saint-Vougay, près de Landivisiau.

123. Par *mémoire patrimoniale* (ou fonction patrimoniale de la figure mémorielle), nous entendons la fonction d'effigie officielle que peut revêtir un personnage d'histoire; un personnage choisi car capable, sans doute, de cimenter de façon ponctuelle ou discontinue une collectivité. Cette mémoire s'appuie sur une politique des acteurs publics et privés, consciente d'être, accréditant un personnage historique dans une visée patrimoniale. Le poids sur la subjectivité de chacun est variable, – il n'est pas nécessairement plus grand que dans le cadre de la *mémoire latente*, où la figure se fait simple connaissance, distraction –, mais enfin elle trouve un fort appui sur des traces extérieures, officielles ou consensuelles, et dans les matérialités du quotidien (noms de rues ou d'enseignes, panneaux touristiques, brochures, spectacles, téléfilms ou chansons, etc.). Cette fonction patrimoniale ne doit pas non plus être confondue avec la *mémoire en actes*: la figure n'est pas investie à des fins pratiques mais patrimoniales; elle n'appuie aucune revendication et ne désigne pas les réalités du quotidien: elle est un symbole du passé, un témoin de l'histoire, une effigie venant figurer un territoire, voilà tout.

un lieu de mémoire¹²⁴ officiel et célébré, au sein duquel s'inscrit quelque noyau d'émotion collective; la figure, visible et reconnue, sans heurts et sans fracas, est consensuelle; son histoire et son mythe sont enseignés¹²⁵.

La figure vit désormais enveloppée dans les habits du patrimoine et symbolise la Bretagne, ou du moins une *idée de Bretagne*, ouverte, moderne et paritaire, à l'image du graphisme militant du printemps 2013 à Rennes¹²⁶. Figure républicaine d'une région réinventée, « il arrive toujours qu'en pays pourlet d'aujourd'hui, des fins de repas familiaux ou amicaux se terminent républicainement par d'amples discussions sur Corentin Le Floc'h¹²⁷ ou Marion du Faouët¹²⁸ » nous disait en 2004 Yves Guilloux, ancien maire de Ploërdut, dans son témoignage *Le triskell et l'écharpe*. La figure est moderne, pour sûr, modérée, à la fois engagée et peu dérangeante; rebelle suffisamment pour attirer l'attention, suffisamment raisonnable pour ne pas la brusquer. La création d'un téléfilm diffusé en prime-time sur France 2 le prouve assez; récemment, un roman pour enfants du Brestois Yves Pinguilly, *Rouleau de Printemps*, dont l'histoire se déroule en Bretagne, inventait à demi-mots cette histoire fort significative d'une institutrice, la mère du narrateur, qui se bat « pour faire baptiser son école du nom d'une vraie révolutionnaire pure et dure, une vraie de vraie, rouge côté pile et noire côté face. Une qui fut déportée de l'autre côté de la terre. [...] Elle a gagné, et elle est directrice de l'école Louise Michel. Ça a été dur, le maire voulait bien un nom de femme mais il proposait Marion du Faouët. C'était pas mal, ma mère toujours conciliante lui a proposé de débaptiser la place Thiers pour l'appeler Marion du Faouët. Il a dit qu'il fallait y réfléchir¹²⁹ ». Pas mal, sans doute, mais idéologiquement, subversivement, Marion du Faouët est très loin de Louise Michel...

124. Le terme est à entendre dans la définition qu'en propose Pierre Nora : « Les lieux de mémoire ne sont pas ce dont on se souvient, mais là où la mémoire travaille; non la tradition elle-même, mais son laboratoire » (NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, Quarto, 1997, vol. 1, p. 17-18 [1^{re} éd. 1984]).

125. Parmi les neuf sujets d'étude proposés sur le site de l'éducation nationale *Eduscol* pour le cycle terminal en Breton, dans le thème *Mythes et Héros*, Marion du Faouët côtoie Cadoudal, Du Guesclin, Pontcallec ou encore Nominoë. Voir en ligne : [http://cache.media.eduscol.education.fr/file/LV/43/5/RESS-LVR-CT_Breton_sujets_d_etude_248435.pdf]. Notons tout de même le peu d'intérêt que suscite le personnage dans les milieux historiques et universitaires : il est tout à fait symbolique qu'Alain Croix et Christel Douard, dans leur ouvrage sur les *Femmes de Bretagne* publié en 1998, ne consacrent à Marion du Faouët que quelques lignes. Voir CROIX, Alain et DOUARD, Christel (dir.), *Femmes de Bretagne : images et histoire*, Rennes, Apogée/PUR, 1998, p. 52.

126. Voir *Supra*, note 1.

127. Paysan de Lignol devenu député aux États généraux, puis à l'Assemblée Constituante de 1789. Il fut assassiné en 1794, probablement par une bande chouanne. Il est depuis devenu un symbole *bleu* de Basse-Bretagne, qui donna lieu au premier xx^e siècle, juste après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, à un affrontement mémoriel entre cléricaux et anticléricaux (voir GUILLOUX, Yves, *Le triskell et l'écharpe. La transceltique d'un maire breton*, [Coudray-Macouard], Cheminements, 2004, p. 283-291).

128. *Ibidem*, p. 64.

129. PINGUILLY, Yves, *Rouleau de Printemps*, Nantes, Gulf Stream, 2007, p. 11.

Puisque l'image de Marion du Faouët éclaire aujourd'hui – et ce, depuis cinquante ans – celle de la Bretagne, que la première a contribué à la réinvention de la seconde, et puisque cette mémoire est aujourd'hui largement diffusée, accessible à tous, deux conclusions s'imposent. Tout d'abord cette troisième mémoire de Marion du Faouët, par la force de son propos, par la clarté de son éclat, a congédié les deux précédentes ; et une seule image de Marion du Faouët, fort positive, enserme la figure aujourd'hui, une image constituée par l'ensemble de ses interprétations possibles (féministes, progressistes, romanesques, etc.), mais une néanmoins, dans la diffraction même de son propos. Enfin, la structure de cette mémoire, profondément bretonne, est désormais moins liée à la classe sociale des habitants qu'à leur espace vécu. Ainsi le personnage a su se diffuser hors de Bretagne¹³⁰, l'audience nationale du téléfilm de 1997 ou des romans pour enfants de Margot Bruyère en étant à la fois le signe et la cause.

Cette mémoire se fait discontinue, mémoire locale et populaire essentiellement, mais en extension. Car le discours qui la compose ne cesse de s'accroître, de s'emplir de nouveaux objets, venant s'accumuler et enrichir la figure. La préface du roman de Margot Bruyère, *Marion du Faouët ou la révolte des gueux*¹³¹, en donne une bonne illustration. Marion du Faouët, y est-il dit, fut « aimée du petit peuple qu'elle protégea autant par calcul que par souci de justice, crainte par les bourgeois qu'elle volait sans vergogne, honnie par la noblesse dont elle violait l'autorité » ; « Marion du Faouët attise la flamme de la déraison contre la misère et l'injustice ». Petite flamme, certes, vite étouffée ; « mais le feu continuera de couver sous la cendre et sera ravivé par d'autres pour exploser quarante ans plus tard, en 1789, dans une révolution qui embrasera l'Europe¹³² ». Ainsi, annonce la quatrième de couverture, « l'histoire de Marion du Faouët, c'est aussi l'histoire du peuple français : celle de la révolte contre l'injustice sociale et la misère¹³³ ». Étrange ascension pour la figure : après avoir d'abord vivoté, malveillante, dans l'ombre du passé morbihannais, puis être devenue « la figure emblématique du petit peuple des campagnes et des bourgs de Bretagne¹³⁴ », Marion est ici présentée en incarnation du peuple français entier, Marianne bretonne et française portant en elle les idéaux révolutionnaires de 1789, les annonçant déjà. De croquemitaine, le personnage est devenu modèle, effigie ; figure féministe, belle et rusée, en marge des conventions sociales, à

130. Signalons ici, à titre d'exemple, le roman de Michelle Lesbre, paru en 2007, *Le Canapé Rouge*, dans lequel la narratrice Anne décrit les destins de trois « femmes libres, courageuses et rebelles » : Olympe de Gouges, Milena Jesenská – une journaliste et écrivaine tchèque du premier XX^e siècle – et Marion du Faouët (LESBRE, Michelle, *Le canapé rouge*, Paris, Wespieser, 2007).

131. BRUYÈRE, Margot, *Marion du Faouët ou la révolte des gueux...*, op. cit., p. 2.

132. *Ibidem*, p. 2.

133. *Ibid.*, quatrième de couverture.

134. LOREDAN, Jean, *La grande misère...*, op. cit., quatrième de couverture de la réédition de 1997.

la fois révoltée et non-violente, ambitieuse et opprimée, libre et généreuse, attractive et porteuse d'une douce subversion. Ainsi, « cette figure rebelle dont la rousse chevelure était aux couleurs de l'identité celte¹³⁵ » a-t-elle pu devenir un de ces nouveaux héros de Bretagne, de cette Bretagne à l'image renouvelée, presque d'avant-garde désormais, depuis sa périphérie de finistère français, cette Bretagne qui inventa, dit-on, la Révolution dès 1788 à Rennes, voire dès avant au Faouët. Rattachée à ce lieu constitutif et symbolique de la modernité qu'est la Révolution française, Marion du Faouët est *de facto* une figure moderne et progressiste; et le mythe, vivant, continue sur sa lancée...

RÉSUMÉ

Par *mémoire collective* nous entendons un ensemble de discours portant sur le passé et qui sont *vécus* par une communauté – il convient d'en analyser, outre le *discours*, la *structure* (c'est-à-dire l'aire sociale et géographique de recouvrement) et la *fonction* (c'est-à-dire les différents modes d'appropriation collective). Cet article entend retracer la mémoire de Marion du Faouët, depuis sa mort en 1755 jusqu'à aujourd'hui : d'abord peinte dans la tradition orale en sorcière et en croquemitaine, une deuxième mémoire du personnage naît vers 1884 lorsque l'histoire découvre et *invente* le personnage. Le mythe apparaît dans les années 1960 alors que, en parallèle, se renouvelle l'image de la Bretagne. Nouvelle image, nouveaux héros pour l'incarner : Marion du Faouët est de ceux-ci, à la fois icône féministe, bandit social et aventurière au grand cœur.

ABSTRACT

By collective memory we refer to a set of discourses about the past which are experienced by a community. Apart from the study of the discourses themselves, this collective memory must be analysed in terms of structure (the social and geographic area it covers) and function (the different means of collective appropriation). The purpose of this article is to retrace the memory of Marion du Faouët from her death in 1755 until today. First depicted in oral tradition as a witch and a bogeywoman, a second memory appeared when, in 1884, a Breton historian, Julien Trévédy, wrote the first historical study of the character. The myth was created in the 1960s, enabling a third memory to be disseminated while, simultaneously, the image of Brittany was being reinvented. This new image needed new heroes and Marion du Faouët was one of them, at the same time a feminist role model, a social bandit and a big-hearted adventurer.

135. PINEAU, Anne-Laure, « Marion. Brigande et justicière », *Causette*, janvier 2012, op. cit. : [<http://www.causette.fr/articles/lire-article/article-342/marion.html>].